La Vie Religieuse

Jean-Baptiste

Cyrille LOUIS

(1842-1910)

=

Un

Catholique Ardennais

Pèlerin

de JÉRUSALEM

PARIS

5, RUE BAYARD, 5

M. CYRILLE LOUIS

A LA MÉMOIRE

DE

M. J.-B. Cyrille LOUIS

pieusement décédé à Charbogne

LE 11 MAI 1910

Il a passé en faisant le bien.

Act. X. 38.

M. J.-B. CYRILLE LOUIS

Au village de Charbogne, canton d'Attigny (Ardennes), le mercredi 11 mai, s'endormait dans la paix du Seigneur J.-B.-Cyrille Louis, âgé de soixante-huit ans. Les traits qui illustrent cette modeste notice nécrologique ne sont pas inconnus peut-être à tous les lecteurs de *Jérusalem*. Certains y retrouveront sans doute un aimable compagnon de route dans le pèlerinage des pèlerinages qu'est le voyage aux Lieux Saints.

A peine sa mort fut-elle connue dans le pays qu'elle suscita dans tous les rangs de la société un vrai concert d'éloges. C'est une belle figure qui disparaît, avouaient les incrédules, reconnaissant en lui un convaincu qui avait forcé leur estime et leur admiration. C'est une belle âme qui est allée au ciel, disaient ceux qui l'avaient connu dans l'intimité. Et tous avaient raison.

On pourrait répéter pour lui la parole d'Emerson, qu'une plume distinguée rappelait récemment à propos du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Ernest Hello : « Sa biographie était tout intérieure. » S'il ne fut pas, comme ce maître de la méditation chrétienne, un penseur et un écrivain, Cyrille Louis fut un paysan chrétien dans toute la force du terme, mais avec cette ressemblance qu'il resta jusqu'à la mort, comme Hello, « l'éternel orant », au milieu même de ses travaux champêtres.

Paysan il vint au monde, humble campagnard il voulut être toute sa vie. Sa physionomie était bien

connue dans la région où il vivait. Une barbe à la Moïse, mais dont il ne tirait aucune vanité, attirait les regards et les fixait bientôt sur ce visage qui respirait tellement la bonté qu'on l'appelait « le bon Monsieur Cyrille ».

C'était un amant passionné des travaux des champs, non pas à la manière de ceux qui courbent la tête sur la glèbe et n'ont point d'autre espoir que la moisson, mais à la façon de saint Isidore le laboureur : ses journées dans les champs étaient une méditation continuelle ou une succession d'oraisons jaculatoires. Et si ses lèvres paraissaient closes pour les cultivateurs ses voisins ou compatriotes, son âme vibrante d'amour pour Dieu s'élevait vers le ciel silencieusement tout comme le bouton d'or qui redit en silence la gloire et la bonté du Tout-Puissant. Le *Saint François d'Assise chantant au labour*, de Chartran, rendrait assez exactement l'idée de cet humble vivant de Dieu, de ce Trappiste dans le monde. Il avait fait sienne la vieille devise monacale : *Ora et labora*. Prie et travaille.

Par son labeur opiniâtre et soutenu, il était arrivé à acquérir une modeste aisance, mais il n'en continua pas moins ses travaux pour satisfaire plus facilement au désir de faire du bien, et surtout pour répondre à l'attrait qu'exerçaient sur son âme de croyant les lieux sanctifiés par les manifestations de la puissance et de la bonté de Dieu.

Chrétien sincère et pieux, à la foi vive, comme le rappelait son vieux curé à ses obsèques, il accomplissait simplement ses devoirs religieux avec une régularité exemplaire. Il avait appris à servir la messe à cinquante ans, et, durant les dix-huit dernières années de sa vie, il fut, pour son vénérable pasteur, devenu son ami, un enfant de chœur modèle, s'acquittant de ce devoir avec une piété angélique.

Bon pour les pauvres, il apportait dans sa charité une discrétion véritable, et Dieu seul sait la mesure de ses offrandes. Ses dons à son église paroissiale sont presque princiers : citons une magnifique cloche, une statue du Sacré Cœur et, peu avant sa mort, une statue de la bienheureuse Jeanne d'Arc. La Jeunesse catholique des cantons voisins eut l'honneur de l'inscrire parmi les noms des insignes bienfaiteurs. Il était de toutes les réunions, ce vieux célibataire se croyant toujours jeune homme.

Sa vie pieuse ne devait pas l'exclure des affaires publiques, et ses concitoyens traduisirent leur estime pour lui en le nommant conseiller municipal.

Mais le rêve de cet homme de foi eût été de visiter tous les lieux célèbres de pèlerinages : il fut un grand pèlerin. Deux fois il se rendit à Rome, au pèlerinage des vingt mille et en novembre 1908.

Lourdes le vit deux fois également, puis Montmartre, La Salette, Ars, Paray-le-Monial, Notre-Dame du Laus, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame des Dunes, Domremy, Vaucouleurs, Notre-Dame de Liesse, la Sainte Robe de Trèves, etc.

Mais son plus beau pèlerinage, ainsi qu'il aimait à l'appeler : ce fut Jérusalem en 1893. Il s'y était préparé par la prière et l'étude des Lieux Saints. Sa foi, aussi intelligente que vive, édifia ses compagnons dont il se faisait, au besoin, l'aide obligeant et gracieux, s'oubliant pour les autres, et leur cédant à l'occasion sa monture ou son lit.

De ce Pèlerinage tant désiré, il rapporta de telles impressions, de tels souvenirs, qu'il en vécut, on peut le dire, le reste de ses jours. Son bonheur était de les communiquer, de les faire partager autour de lui, près des paysans et même des lettrés, par cette sorte d'apostolat du récit qui intéresse, édifie, touche et gagne les cœurs à

Dieu. Il rêvait de revoir encore Jérusalem, quand une longue et douloureuse maladie (l'artério-sclérose) l'arrêta court et le réduisit à garder la chambre. Il accepta la croix de bon cœur. Son crucifix ne le quitta plus. Il aimait à le regarder, à le baiser. Quelle résignation calme et patiente! Pas une plainte. Sa sereine douceur ne se dément pas un instant, malgré d'affreuses souffrances. Il console ceux qui le plaignent, il leur parle du ciel, leur demande de prier avec lui. Il reçoit les derniers sacrements avec des sentiments touchants de foi et de piété profonde. Un de ses amis lui demande de s'unir à lui pour une neuvaine à l'effet d'obtenir sa guérison.

— Oh! je vous prie, s'écrie-t-il, laissez faire le bon Dieu, il sait mieux ce qui me convient.

Quand arriva le moment suprême, il avait à son chevet la bonne Sœur qui le soignait, sa compatriote, une expulsée de l'hospice des incurables de Saint-Marcoul de Reims, son bon vieux curé de quatre-vingt-deux ans, et un fidèle ami, son ancien compagnon de pèlerinage à Rome et à Jérusalem, M. le chanoine Nicole, archiprêtre de Vouziers, que la Providence avait manifestement amené pour recevoir son dernier soupir. C'est entouré de leur affection et de leurs prières que le « bon Monsieur Cyrille » fit le sacrifice de sa vie, et s'endormit doucement dans le Seigneur. Le cierge bénit rapporté par lui du Saint Sépulcre brûlait à son côté. La Jérusalem céleste l'attendait.

Aux obsèques de notre vénérable et regretté pèlerin, assistait une foule nombreuse et recueillie, en tête de laquelle M. l'archiprêtre de Vouziers, trois doyens et une douzaine de curés amis du défunt.

Unie au clergé, la population de Charbogne et des environs avait voulu montrer par sa sympathique présence la profonde estime dont elle hono-

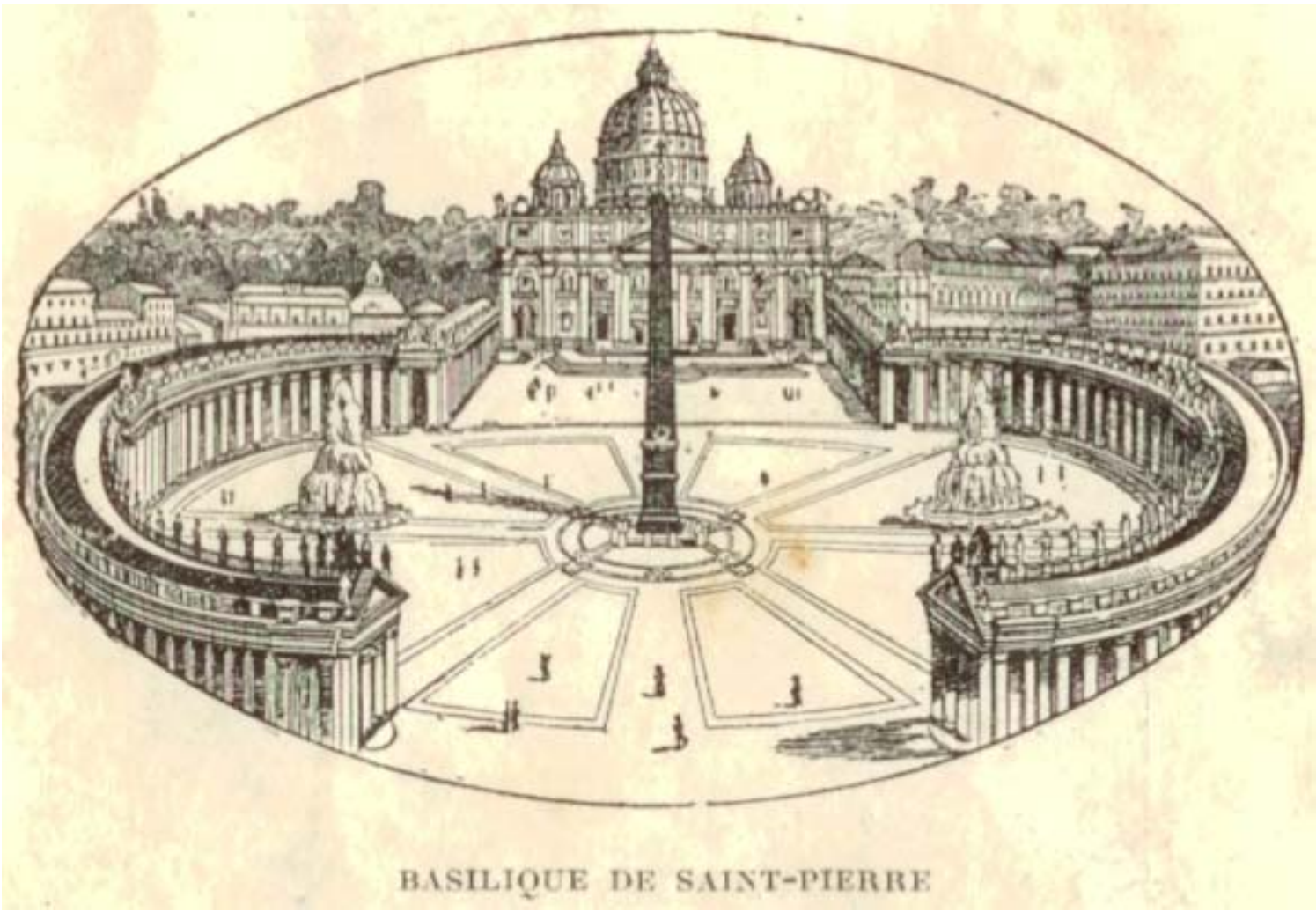
rait cet homme de bien, et en même temps elle exprimait hautement ses vifs regrets de le voir disparaître.

Puisse-t-elle garder son fidèle souvenir, et suivre les exemples de ce chrétien sans peur ni reproche dont la vie fut toute d'amour de Dieu et du prochain !

HENRI.

Le Saint-Sépulcre.

1146-10. — Imp. P. Feron-Vrau, 3 et 5, r. Bayard, Paris VIII^e^.



BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

La croix Cyrille Louis (route de Saint-Lambert)